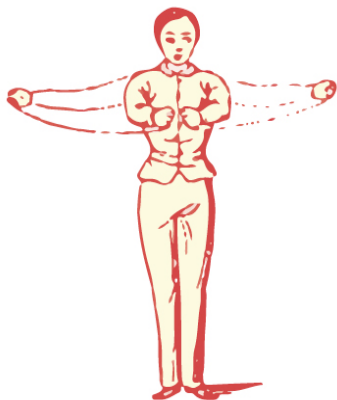


L'objet est-il ou non le réel ¹ ?

Noémie Jan



C'est l'interrogation de Lacan dans la deuxième leçon du Séminaire IV. Il pose cette question en référence au courant psychanalytique majeur de l'époque, les post-freudiens, et épingle leur « déviation de la théorie analytique ² » concernant leur conception de la relation d'objet. Lacan rappelle dans sa leçon introductive que la relation d'objet n'est pas dans les textes freudiens, car Freud insiste sur le fait que l'objet se présente d'abord dans une quête de l'objet perdu ³. À partir de cette référence freudienne, Lacan corrige la doctrine de la relation d'objet et surtout, « il corrige sa propre doctrine du stade du miroir », indique Jacques-Alain Miller : « Le stade du miroir, en effet, est une relation d'objet. C'est la relation d'un individu avec un objet imaginaire qui est son corps propre ⁴ ». À cette époque, l'objet lacanien désigne le semblable qui intervient dans la constitution du moi mais le Séminaire IV introduit un élément privilégié, le phallus, qui corrige le stade du miroir. Ainsi, Lacan reprend et souligne un « ressort des plus essentiels de l'expérience analytique » : « la notion du manque de l'objet ⁵ ». En introduisant la relation du sujet au manque d'objet, Lacan distingue trois catégories de manques : la frustration, la privation et la castration. Chaque manque est effectué par un agent et se réfère à un objet. Ainsi, Lacan « pluralise [...] l'objet ⁶ » dit J.-A. Miller, et le distingue à partir des trois dimensions : l'objet imaginaire, l'objet symbolique et l'objet réel.

Le cas Sandy

Pour illustrer sa thèse, Lacan s'est appuyé justement sur un cas présenté par une élève d'Anna Freud. En soulignant les impasses des interprétations des post-freudiens, il déploie son enseignement et donne des orientations cliniques. Mais s'il dit qu'il a choisi au hasard le cas Sandy, J.-A. Miller relève que l'observation d'un cas de phobie chez une petite fille permet à Lacan d'exemplifier le manque d'objet imaginaire et symbolique. « la porte d'entrée privilégiée pour inscrire le phallus dans la relation imaginaire, c'est la petite fille, et c'est la mère parce que dans les deux cas, le rapport de manque au phallus est évident ⁷ ».

Revenons au cas dont je vais présenter la première partie. Il s'agit de « L'observation d'une phobie ⁸ » présentée par Anneliese Schnurmann. Son intérêt pour le cas porte sur le fait qu'elle peut dégager les facteurs déclenchants des troubles grâce à une observation très précise et quasi-quotidienne de l'enfant. En effet, l'observation a lieu dans l'institution pour enfants créée par Anna Freud pendant la guerre en Angleterre. L'auteur résume le déclenchement de la phobie chez Sandy puis découpe son exposé en trois parties : l'histoire familiale, le développement physique et intellectuel et le développement instinctuel. Suivent

¹ Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La relation d'objet*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1994, p. 30.

² *Ibid.*, p. 14.

³ Cf. *ibid.*, p. 15.

⁴ Miller J.-A., « Le cas Sandy selon Jacques Lacan », *Bulletin Petite Enfance*, n° 6 / 7, p. 8-9.

⁵ Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La relation d'objet*, *op. cit.*, p. 35.

⁶ Miller J.-A., « Le cas Sandy selon Jacques Lacan », *op. cit.*

⁷ *Ibid.*, p. 10.

⁸ Schnurmann A., « Observation of a phobia », *Psychoanalytic Study of the child*, 1949, 3/4, p. 253-270.

Disponible en ligne : <https://fr.scribd.com/document/306380203/Observation-of-a-Phobia-Anneliese-Schnurmann>

le développement ultérieur quand Sandy retourne vivre chez sa mère, puis une analyse du cas en reprenant la préhistoire de la maladie, le cauchemar, la phobie, l'inquiétude à propos du corps, les problèmes de comportement et enfin la résolution des troubles.

Sandy est arrivée dans l'institution à l'âge de sept semaines, son père qui servait dans l'armée est décédé avant sa naissance. Sa mère avait un travail d'employée de bureau qui l'intéressait peu, préférant des activités masculines (surveillante de raids aériens, conductrice d'ambulance, d'estafette). Elle porte une affection particulière à Sandy et vient la voir chaque soir. On apprend que Sandy a une sœur et un frère aînés. Sa sœur décède d'une méningite lorsqu'elle a deux ans, soit cinq mois avant le déclenchement de sa phobie.

Le développement physique et intellectuel de Sandy est normal. C'est la partie sur le développement instinctuel qui est très dépliée par l'auteure. On apprend que Sandy a été sevrée à l'âge de quatre semaines suite à un abcès au sein de sa mère et qu'elle accepte tout de suite le biberon. Mais A. Schnurmann note qu'à l'arrivée à la pouponnière trois semaines plus tard, le bébé est considéré comme difficile à nourrir jusqu'à ses dix-huit mois. Elle suce son pouce depuis ses deux mois, puis ses couches et ses vêtements, habitude qu'elle conserve très longtemps et ne s'endort pas sans avoir un coin de son drap dans sa bouche. Aucune difficulté dans l'apprentissage de la propreté et, du point de vue génital, on observe la masturbation de l'enfant.

Ensuite, l'auteure décrit la relation d'objet de Sandy dans son rapport à l'autre. Et c'est particulièrement l'axe de l'agressivité qui est traité : d'abord du point de la vue de la mère où il est noté que la mère avait « une pointe d'agression⁹ » dans son comportement avec Sandy, laquelle y répondait en miroir selon la thérapeute. L'exemple donné est le fait que sa mère en la changeant, la chatouillait avec ses cheveux, provoquant ainsi une excitation chez Sandy qui tirait alors les cheveux de sa mère. Ce qu'elle reproduit par la suite avec ses semblables en tirant les cheveux des enfants.

Un autre exemple est donné sur un jeu institué par la mère qui indique plutôt l'introduction du *Fort-Da* : en venant lui rendre visite, la mère s'approchait d'elle en hésitant, laissant un moment sa fille dans le doute de savoir si elle allait vraiment venir ou non. La mère faisait de même avec la nourriture. Et on observe également Sandy reprendre avec les autres ce jeu de la mère, ce qui fait dire à l'auteure que « ces jeux taquins semblaient remplacer l'agression plus directe ». Mais, Sandy en retournant les jeux avec ses camarades se retrouve à retourner l'agression contre elle-même : quand elle était disputée d'avoir tiré les cheveux d'un enfant, elle se mettait à tirer les siens. « Une fois on l'observa tirant ses cheveux d'une main et les caressant de l'autre¹⁰ ». Et pendant plusieurs semaines, elle ne voulut prendre aucun biscuit qu'on lui offrait sans alternativement approcher et retirer sa main pendant plusieurs minutes.

Ce que l'auteure observe de la relation d'objet entièrement du côté de l'agression est le signe du « transitivity – présent chez l'enfant – dont Lacan signalait la prégnance dans le rapport *a-a'* », note J.-A. Miller. Mais à défaut de la boussole lacanienne, A. Schnurmann interprète tout sur le versant imaginaire et ne repère pas l'introduction du *Fort-Da*, « puissamment inscrit » chez Sandy précise J.-A. Miller : « Moyennant quoi, à l'âge de deux ans, elle ne tire plus les cheveux, elle ne fait plus ce petit jeu un petit peu inquiétant avec sa main – tout va bien¹¹ ».

C'est cinq mois plus tard que deux événements contingents – révélant le manque d'objet – feront surgir le phénomène transitoire de la phobie.

Le réel est le manque d'objet

⁹ *Ibid.*, p. 11.

¹⁰ *Ibid.*, p. 12.

¹¹ Miller J.-A., « Le cas Sandy selon Jacques Lacan », *op. cit.*, p. 12.

Sandy rencontre le manque d'objet en découvrant un garçon uriner en position debout. Elle y répond en demandant le pot pour faire de même. Comme elle ne peut y arriver, l'auteure note qu'elle montre son sexe et le nomme par un mot qu'elle utilisait pour des choses désirables, d'une voix revendiquante. A. Schnurmann ajoute que Sandy « répéta ceci plusieurs fois, devenant de plus en plus pressante dans son exigence. À la fin, elle pleurait presque ¹² ».

Sa mère est hospitalisée pour une opération, elle revient voir Sandy affaiblie puis elle s'absente à nouveau pour sa convalescence. Suit un épisode où Sandy au cours du bain, introduit un morceau de savon dans son sexe, expérience qui l'effraie et la bouleverse, note l'auteure. Puis un cauchemar où, terrorisée, elle dit à la nurse qu'il y a un chien dans son lit. Le lendemain matin, elle montre une fissure sur la paroi derrière son lit et dit « toutou, toutou dormir ». Puis elle souleva son matelas, cherchant apparemment quelque chose. Les jours qui suivent, l'angoisse de Sandy commence à monter dès que l'heure d'aller au lit approche.

Le matin suivant, Sandy reçoit Anneliese en aboyant et prend un véritable plaisir à faire semblant d'être un chien, note-t-elle. Mais quand le même jour, un petit garçon joua à être un chien, Sandy fut prise d'une peur terrible. L'objet, ici, n'est pas le réel. Il n'est pas nécessaire qu'un chien soit présent pour que Sandy ait peur. Lacan rappelle que « Freud et tous ceux qui ont étudié la phobie avec lui et après lui ne peuvent manquer de montrer qu'il n'y a aucun rapport entre l'objet et la prétendue peur qui le colorerait de sa marque fondamentale en le constituant comme tel, comme un objet primitif ». D'ailleurs, A. Schnurmann précise que ni après le cauchemar, ni les jours précédents la phobie, « Sandy n'avaient manifesté de la crainte ni même quelque intérêt particulier pour les chiens que nous rencontrions dans la rue ¹³ ».

« La peur donne à l'objet son rôle à un moment déterminé d'une certaine crise du sujet, qui n'en est pas pour autant typique, ni évolutive ¹⁴ », ajoute Lacan. Et, en effet, c'est seulement quelques jours plus tard, à la faveur d'une nouvelle contingence soulignée par A. Schnurmann, que la phobie éclate. Là où le sujet rencontre le manque d'objet, l'objet phobique apparaît.

La revendication de l'objet

Il est frappant de constater que c'est suite à l'éclosion de la phobie que le langage de Sandy va s'étoffer et s'articuler. C'est juste après la rencontre avec un chien, ponctuée par la phrase de A. Schnurmann *il pourrait mordre*, que Sandy prononce clairement « la phrase la plus longue qu'elle eût jamais produite, "Toutou mordre jambe méchant garçon" ¹⁵ ».

Peu de temps après, elle inspecte anxieusement son sexe et les différentes parties de son corps. A. Schnurmann énumère les parties de son corps et celles de Sandy. La thérapeute lui dit qu'elles sont « faites de la même façon parce qu'[elles sont] des filles ¹⁶ ». « C'est l'interprétation unique faite à Sandy ¹⁷ », remarque J.-A. Miller. Interprétation qui fait mouche, car juste après Sandy associe sur deux petites filles malades qui avaient été emmenées à l'infirmerie ; elle interroge A. Schnurmann sur sa mère malade, son retour et dans le flot de ses paroles se glisse le signifiant « toutou ».

Deux points notables apparaissent après l'interprétation : d'une part, Sandy insiste pour avoir « un plus grand ruban » dans ses cheveux et d'autre part, c'est la première fois dans les notes de l'auteure qu'apparaît dans les propos de Sandy, l'usage de l'adjectif possessif, ce qui se

¹² Schnurmann A., « Observation of a phobia », *op. cit.*, p. 13.

¹³ *Ibid.*, p. 16.

¹⁴ Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La relation d'objet*, *op. cit.*, p. 22.

¹⁵ Schnurmann A., « Observation of a phobia », *op. cit.*, p. 16.

¹⁶ *Ibid.*, p. 17.

¹⁷ Miller J.-A., « Le cas Sandy selon Jacques Lacan », *op. cit.*, p. 14.

multipliera par la suite. Ainsi, elle devient très affectueuse et répète plusieurs fois « mon Annie à moi ». Elle poursuit l'énumération, mais cette fois, des vêtements de chacune en soulignant « ma robe de chambre à moi », « le tablier d'Annie » et très vite, Sandy repère un objet que la thérapeute possède et qu'elle n'a pas. Elle interroge la thérapeute par un « Où sont mes lunettes ? ». Lorsqu'elle va au lit, une fois sous la couverture, elle s'angoisse et s'écrie « mes jambes, mes jambes » en tenant ses membres, elle dit de même avec son lit en pleurant tristement. Et chaque fois la thérapeute la rassure avec la même interprétation sur la différence entre les filles et les garçons et sur l'intégrité de toutes les parties de son corps. Puis, au retour de sa mère, Sandy essaie de regarder sous la robe de celle-ci et l'interroge sur ce qu'elle possède : « maman a culotte ?¹⁸ ».

Le phallus

« L'usage de l'adjectif possessif est congruent avec l'affirmation d'une relation amoureuse du sujet avec le complément d'objet direct. Cependant, "mon" n'établit pas, au sens strict, un rapport de possession ; il affirme plutôt l'existence d'un lien personnel du sujet avec le terme en question¹⁹ », écrit J.-A. Miller. N'est-ce pas parce que Sandy a aperçu le manque d'objet qu'elle commence par le revendiquer voire l'exiger ? Lacan indique que « l'objet de la phobie est là comme agent qui retire ce qui a d'abord été plus ou moins admis comme absent ». « À partir de quel moment la phobie devient-elle nécessaire ? », interroge Lacan. « À partir du moment où la mère manque de phallus²⁰. » C'est sur ce point que la thèse de Lacan est radicalement différente de la théorie des post-freudiens. Alors qu'elle repère très finement dans son commentaire que Sandy pensait que sa thérapeute avait le pouvoir de donner ou de refuser le pénis, A. Schnurmann rassure Sandy sur l'intégrité des parties de son corps car elle interprète la phobie de l'enfant sur l'atteinte au corps propre. Et pourtant, elle a également repéré la castration maternelle mais qu'elle interprète à partir de la même dimension. C'est à partir du concept du phallus que Lacan peut interpréter que le ressort de la phobie de Sandy ne gît pas « dans le fait qu'elle n'ait pas le phallus, mais dans ceci, que sa mère ne pouvait le lui donner, et bien plus, qu'elle ne pouvait le lui donner parce qu'elle ne l'avait pas elle-même²¹ ». On saisit dans le cas Sandy que l'objet phobique introduit la fonction phallique : ce qui est perceptible dans l'insistance qu'a Sandy a revendiqué comme les siens, les objets du monde. Elle consent à la castration, à ne pas posséder l'objet déjà perdu et établit par la parole un lien avec des objets phallicisés pour y parer. Ainsi, « le phallus imaginaire, affecté du signe moins, est l'instrument autant que le voile d'un manque plus fondamental²² », rappelle Rose-Paule Vinciguerra.

L'objet phobique

En reprenant l'observation de l'apparition d'une phobie spécifiquement chez une petite fille, Lacan peut souligner la question de la castration maternelle en ce que la mère ne peut transmettre le phallus à sa fille et cela lui permet ainsi de déployer sa théorie du manque d'objet et dans sa suite, l'éclosion du signifiant – plus que de l'objet – phobique comme « agent²³ » de la castration. Ce que reprend très précisément J.-A. Miller dans son article.

¹⁸ Schnurmann A., « Observation of a phobia », *op. cit.*, p. 18-19.

¹⁹ Miller J.-A., « Bourdin, l'Homme pulsionnel », *Lacan Quotidien*, n° 485, 6 mars 2015. Disponible en ligne : <http://www.lacanquotidien.fr/blog/wp-content/uploads/2015/03/LQ-485.pdf>

²⁰ Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La relation d'objet*, *op. cit.*, p. 73.

²¹ *Ibid.*, p. 100.

²² Vinciguerra R.-P., *Femmes lacaniennes*, Paris, Michèle, 2014, p. 31.

²³ Miller J.-A., « Le cas Sandy selon Jacques Lacan », *op. cit.*, p. 17.

L'introduction conceptuelle du phallus permet à Lacan d'en extraire l'organe réel, pour l'élever au rang symbolique, de la représentation. Le statut de cet objet « manquant », symbolique, détachable permet « le passage de l'objet enraciné à sa maniabilité dans le sens des objets communs, des ustensiles²⁴ », dit Lacan à propos de Hans. Ce qui est tout à fait notable également chez Sandy dans la déclinaison des objets du monde qu'elle fait siens.

À partir de la question de départ de Lacan : « l'objet est-il ou non le réel ? », quel statut donner à l'objet phobique ? Lacan note qu'il est agent de la castration, il en permet la métaphore et introduit un ordonnancement via le phallus. À la lumière du dernier enseignement, comment pourrait-on le nommer ?

Peut-on considérer l'objet phobique comme un semblant qui va du symbolique vers le réel ? Puisque le semblant est « la dimension à laquelle Lacan va faire appartenir l'objet *a*, reste de l'opération du signifiant, mettant en jeu ce qui de la jouissance a échappé à son ordre²⁵ » ? Ou plutôt est-ce un objet hors-corps en tant qu'« il indique le point de manque et qu'il ait un lieu où se loge la jouissance résiduelle²⁶ » ? Dans la mesure où il a avoir avec le phallus en ce qu'il traite plus spécifiquement la jouissance maternelle.

²⁴ Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 107.

²⁵ Vinciguerra R.-P., *Femmes lacaniennes*, *op. cit.*, p. 138.

²⁶ Amirault M. « Les sortilèges de l'objet », 1^{er} mai 2009, site de l'École de la Cause freudienne, disponible en ligne : <http://www.causefreudienne.net/les-sortileges-de-lobjet-a/>